

LES

PAROLES DE CHRIST.

Jamais homme ne parla comme cet homme.

(JEAN VII. 46.)

Au milieu des dissensions qui affligent les regards dans le vaste champ de l'église chrétienne, il est un objet du moins sur lequel tous les suffrages sont d'accord : c'est la beauté morale de la personne de Jésus-Christ. Devant ce majestueux idéal de l'humanité la controverse se tait, la polémique s'arrête, les esprits se comprennent, les cœurs s'entendent, les sectes se donnent la main, et de leurs voix confondues s'élève un harmonieux concert à la louange du fils de Marie. Débris généreux mais impuissant de

notre perfection primitive, l'amour de la beauté morale est resté profondément gravé au cœur de l'homme déchu ; et si cet amour ne suffit pas pour lui faire pratiquer lui-même ce qui est bien , du moins il ne peut se défendre de l'admirer hors de lui. « Si la vertu paraissait dans le monde sous une forme visible, a dit un ancien sage¹, les hommes seraient transportés pour elle d'enthousiasme et d'amour. » Cette supposition hardie est devenue en Jésus-Christ une réalité. En lui la perfection a pris une forme visible, s'est incarnée, s'est faite homme, est descendue jusqu'à nous et s'est mise à notre portée. Approchons-nous ensemble, mes frères, de cette figure auguste, recueillons quelques-uns des traits de divinité dont elle rayonne de toutes parts. Et comme nous ne pouvons d'une seule fois embrasser dans son ensemble ce vaste et magnifique sujet , comme il faut nécessairement nous restreindre, laissons de côté les preuves que les actions de Jésus nous fournissent de son caractère divin : écoutons seulement ses paroles , quelques-unes de ses paroles, et elles suffiront abondamment à nous convaincre qu'il y a en lui plus qu'un homme.

La première chose qui me frappe dans les paroles de Jésus-Christ, c'est un caractère inimitable de simplicité et de vérité. Il parle des choses du ciel natu-

¹ Platon.

rellement, sans emphase, sans étonnement, sans travail, comme d'objets qui lui sont familiers et parmi lesquels il a vécu ; ~~qui~~ ^{en} tant qu'il y revient sans cesse par habitude et sans effort, comme vers son élément naturel. Tous les objets de la nature sont pour lui autant d'images des choses divines et d'occasions d'en parler : l'eau qui coule, l'oiseau qui vole, la fleur qui s'ouvre, la feuille qui pousse, tout le ramène à Dieu et au ciel. A une femme qui lui donne à boire, il parle de l'eau vive qui jaillit en vie éternelle ; à ses disciples qui le pressent de manger, il répond que sa nourriture est de faire la volonté de son Père. Devant un champ de blé il parle de la moisson des âmes ; devant un arbre stérile, de la vanité d'une piété sans fruits. Les idées les plus relevées de la religion lui sont tellement familières qu'il les met à la portée des intelligences les moins cultivées par le langage simple et naturel dont il les revêt. Tels sont, par exemple, les traits si connus dont il peint la Providence. « Considérez les oiseaux de l'air et les lys des champs, vous qui dites : que mangerons-nous ? que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? Les oiseaux de l'air : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent rien dans des greniers ; et cependant votre père céleste les nourrit : n'êtes-vous pas bien plus excellents qu'eux ? Les lys des champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a pas été

vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu revêt ainsi une herbe des champs, qui est debout aujourd'hui, et qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de peu de foi ? » On reconnaît la condition d'un homme à l'objet qui lui est familier et dont il parle naturellement. Un soldat parle naturellement de ses campagnes, un négociant de ses affaires, un prince de son royaume. Qu'un homme né à l'ombre du trône tombe dans l'obscurité de la vie privée, il conservera dans cette condition obscure un langage et des manières de prince, qui révéleront à l'observateur attentif sa haute origine. Celui donc qui seul entre tous les hommes parle naturellement du ciel, celui qui a un langage et des manières toutes célestes, si je puis m'exprimer ainsi, prouve par là qu'il est un être céleste : il vient du ciel, il le connaît, il a vu ce qui s'y passe, il est en communication avec le ciel.

Ce caractère simple et naturel des paroles de Christ n'exclut pas dans l'occasion une noblesse plus qu'humaine. Ecoutez-le par exemple devant Pilate. « Qu'as-tu fait, » lui demande ce gouverneur, « pour que ta nation et les principaux sacrificateurs t'aient livré à moi : es-tu le roi des Juifs ? » Jésus répondit : « Mon règne n'est pas de ce monde ; si mon règne était de ce monde, mes gens combattraient, afin que je ne fusse point livré aux Juifs ; mais maintenant mon règne n'est point d'ici bas. » — « Es-tu

donc roi? » reprit Pilate. Jésus répondit : « Tu le dis, je suis roi; je suis né pour cela, et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité; quiconque est pour la vérité écoute ma voix. » Ne sentez-vous pas, mes frères, que ces paroles si calmes, si nobles, si royales, prononcées dans un tel moment, sous le manteau d'écarlate et la couronne d'épines, en présence du double supplice de la flagellation et de la croix, respirent chez celui qui les prononça la conscience de sa divinité? Aussi vont-elles troubler le gouverneur inique sur son tribunal, et dès ce moment il commence à comprendre qu'il a devant lui plus qu'un homme¹. Ecoutez encore Jésus en présence du sanhédrin. Longtemps il n'a répondu que par un noble silence aux mensonges de ses accusateurs salariés; mais quand le souverain sacrificateur, avec une solennité hypocrite, l'adjure au nom du Dieu vivant de lui dire s'il est le Christ, le Fils de Dieu, alors voici ce que répond Jésus, ce prisonnier chargé de liens, couvert d'opprobres, à qui on crache au visage, que ses amis abandonnent, que la rage de ses bourreaux a d'avance condamné : « Tu l'as dit, et de plus je vous dis que désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. » Est-ce là, mes frères, le langage d'un simple mortel? et jamais homme a-t-il parlé comme cet homme?

¹ Jean XIX. 8, 12.

Mais pour faire ressortir cette supériorité d'une manière plus évidente, comparons en effet les paroles de Jésus avec celles des hommes ; voyons, par exemple, ce que nous-mêmes nous aurions pu dire dans les mêmes circonstances où il s'est trouvé.

Les ennemis de Jésus-Christ, voulant lui tendre un piège et avoir un sujet de l'accuser¹, lui amènent une femme surprise en flagrant délit d'adultère. La loi de Moïse, bonne pour le temps et le peuple auxquels elle fut destinée, ordonnait dans ce cas la lapidation : elle se trouvait en opposition avec la juridiction romaine, à laquelle les Juifs étaient soumis pour l'ordre civil. Les pharisiens lui demandent, avec une feinte condescendance pour ses lumières, comment il pense qu'il faut traiter cette malheureuse. Faut-il la condamner, faut-il l'absoudre ? Quelle que pût être la réponse de Jésus, ils pensaient en tirer un chef d'accusation. S'il absout, il transgresse la loi de Moïse, et on l'accusera auprès du sanhédrin ; s'il condamne, il viole la loi romaine, et on le traduira devant le tribunal civil. Eh bien ! mes frères, mettez-vous à la place de Jésus-Christ et cherchez ce que vous auriez répondu pour vous tirer de la difficulté. Comment sortir de ce dilemme insidieux ? comment échapper à ce double piège ? comment vous garantir de cette arme à deux tranchants ? Je ne sais pas qu'elle eût

¹ Jean VIII.

été votre réponse : mais voici celle de Jésus-Christ : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. » Par ces simples mots tout à la fois il reste fidèle à la loi de ses pères , il obéit au pouvoir civil , il place les accusateurs vis-à-vis de leur conscience et les force à se condamner eux-mêmes, enfin il fait pénétrer la componction dans le cœur de la pécheresse et l'amène par la reconnaissance au changement de vie. « Quand ils eurent entendu cela, » nous dit l'évangéliste, « se sentant repris par leur conscience, ils sortirent l'un après l'autre, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers, et Jésus demeura seul avec la femme qui était là au milieu. Alors Jésus lui dit : « femme, où sont ceux qui t'accusaient? personne ne t'a-t-il condamnée? » Elle dit : « personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « je ne te condamne pas non plus : va, et ne pèche plus à l'avenir. » Cette réponse, où éclate tant de présence d'esprit, de prudence, de charité, et une finesse de jugement si merveilleuse, est-elle d'un homme ordinaire? et quelqu'un de vous l'aurait-il trouvée?

Autre exemple. Jésus venait de chasser les vendeurs du temple ¹. Les Pharisiens, irrités de cet acte d'autorité et n'osant pourtant pas mettre la main sur lui, veulent l'obliger à justifier sa conduite aux yeux du peuple, espérant trouver dans ses paroles

¹ Matt. XXI.

un sujet de l'accuser. Dans ce but ils viennent brusquement à lui comme il enseignait dans le temple, et lui demandent : « par quelle autorité fais-tu ces choses ? et qui est-ce qui t'a donné cette autorité ? » Que fera Jésus ? Essaiera-t-il de se justifier et de prouver sa mission divine ? mais, à supposer qu'il y réussît, ce serait toujours s'abaisser devant des adversaires orgueilleux et incrédules, et il aurait l'air de ne pas comprendre le motif secret de leur question. Gardera-t-il le silence ? il paraîtrait donner gain de cause à ses ennemis. Que va-t-il donc répondre ? Ici encore, mes frères, nous vous proposons la difficulté à résoudre : voyez, examinez, cherchez vous-mêmes le moyen d'en sortir. Et quand vous aurez trouvé votre réponse, comparez-lui celle de Jésus-Christ : « Je vous demanderai aussi une chose, et si vous me répondez, je vous dirai aussi par quelle autorité je fais ces choses. Le baptême de Jean d'où était-il ? du ciel ou des hommes ? » en d'autres termes, « Jean-Baptiste était-il un envoyé divin ou un faux-prophète ? » Il faut examiner de près cette réponse, pour en sentir toute l'admirable justesse. Au fond Jésus ne fait que renvoyer à ses adversaires leur propre question en la transformant ; et la forme nouvelle qu'il lui donne les force à se condamner eux-mêmes devant ce peuple auquel ils espéraient le rendre suspect. De la réponse que les Pharisiens feraient à la question de Jésus-Christ dépendait celle que Jésus-Christ de-

vait faire à la leur. L'autorité de Christ tenait au baptême de Jean comme la conséquence au principe; car Jean avait rendu témoignage à Christ. Si donc la mission de Jean était divine, Christ était un envoyé de Dieu; si Jean s'était faussement donné pour prophète, l'autorité de Christ était usurpée. Or de quelque manière que les Pharisiens décidassent la question qui leur était posée, ils se condamnaient eux-mêmes. « Car ils raisonnaient ainsi, » continue l'évangéliste : « si nous disons : le baptême de Jean vient du ciel, il nous dira, pourquoi donc n'y avez-vous point cru ? pourquoi mettez-vous en doute mon autorité, moi auquel Jean a rendu témoignage ? Et si nous disons : des hommes, le peuple nous lapidera, car tous regardent Jean comme un prophète. » Dans cette extrémité ils ont recours au mensonge, et répondent : « nous n'en savons rien. » — « Et moi, » reprit Jésus-Christ, « je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses. » Ici encore admirons le langage de Christ, qui reste exactement vrai jusque dans les moindres détails de ses paroles, tout en se jouant des pièges de ses ennemis : il ne dit pas comme eux, « je ne sais pas, » mais « je ne vous dirai pas par quelle autorité je fais ces choses. »

Il y aurait, mes frères, d'autres exemples pareils à citer. Nous pourrions vous parler du piège qui fut tendu à Jésus au sujet du tribut à payer à César, de la difficulté qui lui fut proposée sur l'histoire de la



femme qui épousa successivement les sept frères ¹, et de bien d'autres cas où il réduisit ses adversaires au silence en retournant leurs armes contre eux-mêmes, et en les condamnant par leurs propres principes ; mais il est nécessaire de nous restreindre. Il me suffit de vous avoir donné l'idée d'un travail que vous pourrez continuer vous-mêmes. Plus vous approfondirez les paroles de Jésus dans ces occasions, plus vous y verrez briller une sagacité surhumaine, qui arrachait à ses ennemis eux-mêmes ce cri d'admiration : « jamais homme ne parla comme cet homme. »

Mais je crois entendre une objection. « Il est vrai, » dira-t-on peut-être, « les paroles de Jésus-Christ décelent une sagesse bien supérieure à la nôtre ; mais cela ne prouve pas qu'il ne soit pas un homme. Car nous ne sommes pas de ces hommes privilégiés qui ont brillé au-dessus des autres par leur sagesse ou leur vertu ; il y a eu des sages, des héros dont les paroles sont citées avec admiration ; peut-être ne se trouveraient-elles pas inférieures à celles de Jésus-Christ. » Pour répondre à cette pensée, nous allons comparer les paroles de Christ, non plus à ce qu'aurait pu dire en pareil cas un homme ordinaire, mais aux paroles des sages et des héros du siècle, à ces paroles qui sont devenues célèbres et qu'on cite avec admira-

¹ Matth. XXII. 45-22 ; 23-33 ; 34-40, etc.

tion. Jugez vous-mêmes si la supériorité n'appartient pas ici encore au philosophe de Nazareth, au martyr de la charité.

Le caractère le plus frappant qui distingue à cet égard les paroles de Jésus, c'est le naturel. On n'y voit jamais rien d'ambitieux, de guindé, de factice, rien même de brillant : il n'affecte pas ces formes saillantes qui valent à une parole les honneurs de la citation : on sent qu'il ne parle pas, comme les philosophes, pour qu'on remarque ce qu'il aura dit et qu'on le répète, qu'il ne se pose pas d'avance vis-à-vis de la postérité. En présence de la douleur, il n'affecte ni une insensibilité stoïque ni un orgueilleux courage; il se contente de souffrir pour l'humanité, sans faire valoir son dévouement : il est toujours humble, toujours simple, toujours dans le vrai, toujours dans la nature.

Tous les défauts que je viens de signaler se retrouvent dans les paroles des hommes que le monde admire. Ecoutez, par exemple, les sages du siècle en présence de la douleur. Rappelez-vous ce philosophe stoïcien qui, en proie aux tortures d'une maladie cruelle, portait un défi victorieux à la souffrance et s'écriait : « O douleur, jamais tu ne me feras avouer que tu sois un mal ! » Voilà une de ces paroles qu'on cite avec admiration; mais examinez-la de près, effacez sans ménagement le vernis brillant qui la recouvre, allez au fond des choses, et vous y trouverez

l'orgueil, la soif de se faire remarquer et de faire parler de soi. Vous y trouverez aussi quelque chose de contre nature et de mensonger. En vain ce malheureux s'efforce de se donner le change à lui-même pour pouvoir tromper les autres : il est contraint de courber la tête comme tous les hommes sous le sceptre de fer de la souffrance : et le cri même qui lui échappe est un éclatant aveu qu'il n'a point de remède contre ce mal pour lequel il affecte un si superbe dédain.

Combien je trouve plus belles, parce qu'elles sont plus vraies, ces paroles de Jésus qui, sur la croix, s'écrie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Dans le premier cas je vois le philosophe, dans le second l'homme ; là un orgueilleux qui veut jouer un rôle ; ici un être non moins humble qu'il est grand, et qui n'a pas moins de sincérité que de courage. Je puis admirer froidement le stoïcien niant ses souffrances ; mais j'aime le crucifié avouant les siennes : je sens qu'il y a là un être semblable à moi, un cœur qui bat à l'unisson du mien : je puis compatir à sa douleur, elle m'émeut jusqu'au fond de l'âme. Et remarquez, mes frères, que ces paroles supposent chez celui qui les prononça la conscience intime de sa mission divine. En avouant que dans cet affreux moment il se sentait comme abandonné de Dieu, Jésus reconnaît par là même que jusqu'alors Dieu l'avait soutenu ; l'espèce d'étonnement et d'effroi

qu'il éprouve de la grandeur de ses souffrances ne peut s'expliquer s'il n'est pas un envoyé divin. Cet aveu tacite de sa mission divine est d'autant plus frappant, qu'il est fait non aux hommes mais à Dieu, dans l'intimité de la prière, au moment même où ses ennemis se rient de ses prétentions et insultent à ses douleurs.

Ecoutez encore les héros du siècle en présence de la mort. Transportez-vous par la pensée au combat sanglant des Thermopyles : représentez-vous cette lutte inégale tirant à sa fin, et les intrépides enfants de Sparte massacrés l'un après l'autre jusqu'au dernier; voyez l'un d'entre eux se traînant sur un rocher, et avec la pointe de son épée trempée dans son sang écrivant sur la pierre : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts selon ses lois en combattant pour la patrie ! » Ce sont là sans doute de belles paroles, empreintes d'un généreux courage ; mais n'y a-t-il pas dans ce courage, enfanté par le tumulte étourdissant des combats, quelque chose de factice et d'exalté ? Ne vous semble-t-il pas qu'il doit exister un autre genre de courage, plus vrai parce qu'il est plus paisible et plus maître de lui-même ? Et puis quel orgueil on sent percer dans le dévouement de ces martyrs de la gloire ! combien ils sont fiers de donner leur vie pour le salut de leur nation ! et quelle n'est pas leur impatience de faire connaître au monde leur sacrifice !

Maintenant, mes frères, quittons ce bruit de la guerre et toute cette fumée de la gloire humaine : venez contempler une scène plus paisible, mais non moins émouvante. Transportons-nous dans le jardin des Oliviers, et assistons à l'agonie du fils de l'homme. Il est là, luttant contre une angoisse intérieure qui se fait jour à travers sa chair et éclate sur son corps en sueur de sang ; il a sous les yeux la plus cruelle des morts, au-devant de laquelle il marche volontairement ; il va mourir, non pour une nation, mais pour un monde ; son dévouement, le plus sublime qui fut jamais, n'a personne pour témoin ni pour admirateur : il fait nuit, il se voit abandonné de ceux qui naguère se pressaient sur ses pas ; le petit nombre d'amis qui lui sont restés fidèles ne comprennent rien à son œuvre et s'endorment pendant son agonie. Dans cet affreux moment il reste maître de lui-même, il envisage avec une résolution inébranlable la mort qui l'attend, mais son courage n'est pas le fruit de l'exaltation ni de l'orgueil : c'est une résignation tranquille, réfléchie, qui lui laisse plonger jusqu'au fond dans toute l'horreur de sa position. Alors, nous dit l'évangéliste, il s'éloigna de quelques pas de ses disciples, et se prosterna la face contre terre, priant et disant : « Mon père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ; toutefois, que ta volonté soit faite et non pas la mienne ! » Ah ! mes frères, si les paroles précédentes sont des paroles de héros, celles de Jésus

sont des paroles divines : « non, jamais, jamais homme ne parla comme cet homme ! »

Allons plus loin encore et faisons une nouvelle concession. Pour que rien ne manque à cet examen des paroles de Christ, comparons-lui non plus des hommes faillibles quoique distingués, mais des hommes que nous-mêmes nous croyons inspirés de Dieu ; mettons en regard du langage de Jésus celui des apôtres. Nous verrons, par ce parallèle, que si le maître et les disciples sont dirigés par le même esprit divin, ceux-ci en ont reçu une portion plus ou moins grande, tandis que celui-là le possède dans sa plénitude ; que si les apôtres sont des hommes inspirés de Dieu, Jésus est Dieu lui-même revêtu de notre humanité.

On remarque d'abord entre eux cette différence essentielle, que les paroles de Christ ont un caractère d'autorité que n'ont pas celles des apôtres. Nous lisons quelque part dans l'évangile que le peuple était étonné des enseignements de Christ, parce qu'il leur parlait « comme ayant autorité, et non pas comme les Scribes. » Ce caractère d'autorité se révèle d'une manière frappante entr'autres dans les miracles de Jésus-Christ. Il fait toujours ces miracles en son propre nom, comme ayant la conscience de son pouvoir divin, comme tenant dans ses mains souveraines la santé et la maladie, la vie et la mort, et la nature entière. Il dit au lépreux : « je le veux, sois nettoyé ! » au paralytique :

« lève-toi et marche! » au cadavre enseveli depuis quatre jours : « Lazare, sors du tombeau! » à la tempête : « calme-toi; » à la mer soulevée : « sois tranquille. » Tel n'est pas le langage des apôtres quand ils opèrent des miracles : « Je n'ai ni argent ni or, » dit saint Pierre au boiteux assis à la porte du temple, « mais ce que j'ai, je te le donne : *au nom de Jésus-Christ de Nazareth*, lève-toi et marche! » Et dans une autre occasion, lorsqu'il s'adresse à un paralytique : « Enée, Jésus-Christ te guérit : lève-toi! »

On ne trouve pas non plus dans le langage de Christ ces supplications, ces protestations fréquentes chez les apôtres, et qui trahissent la conscience de la faiblesse humaine. Jésus parle en Dieu et comme sachant qu'il doit être cru sur parole. C'est avec cette autorité souveraine que les paroles tombent de sa bouche dans le discours sur la montagne. « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne tueras point, et celui qui tuera sera punissable par le jugement; *mais moi je vous dis* : quiconque se met en colère contre son frère sera punissable par le jugement. Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne commettras point adultère; *mais moi je vous dis* : quiconque regarde une femme avec un œil de convoitise, il a déjà commis adultère dans son cœur. »

Les paroles de Christ se distinguent encore de celles des apôtres en ce qu'on n'y voit jamais la plus légère trace de passion. Écoutez-le par exemple de-

vant le sanhédrin, lorsqu'un officier de justice l'a frappé d'une manière humiliante et cruelle. Jésus se tourne vers lui, et, avec un calme également éloigné de la colère et de l'affectation, il se contente de lui dire : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Considérez, mes frères, non-seulement la modération et la charité, mais la précision, la convenance parfaite de cette réponse : la manière à la fois douce et triomphante dont elle force le coupable à se condamner lui-même. Rappelez-vous maintenant le langage de saint Paul dans une circonstance toute semblable. A peine a-t-il commencé à parler pour sa défense, que le souverain sacrificateur commande à l'un de ceux qui étaient près de lui de le frapper sur le visage. L'apôtre injustement outragé ne peut réprimer un premier mouvement de vivacité et d'indignation, et s'adressant au souverain sacrificateur : « Dieu te frappera, » s'écrie-t-il, « muraille blanchie ! puisque étant assis pour me juger selon la loi, tu violes la loi en ordonnant de me frapper ¹. » Ce n'est plus le calme ni la modération de Jésus-Christ.

Si nous généralisons cette observation sur l'absence de passion dans le langage de Christ, nous trouverons peut-être que le trait le plus remarquable qui le distingue de celui des apôtres, c'est qu'on ne saurait

¹ Jean XIX. 22, 23. Actes XXIII. 2, 3.

lui assigner de caractère propre et constant. Il serait impossible de dire quel est le style de Jésus-Christ. Saint Paul, saint Pierre, saint Jean ont chacun leur style : Christ n'en a point. Et comme le style d'un homme n'est que le reflet de son caractère dans son langage, Christ n'a point de style parce qu'il n'a point non plus de caractère, dans le sens ordinaire du mot. Qui pourrait dire quel est le caractère de Jésus-Christ ? Est-ce la rigueur et la sévérité ? mais quelle tendresse toute maternelle dans ses adieux à ses disciples ! Est-ce la douceur et l'indulgence ? mais quelle véhémence d'indignation dans ses reproches aux Pharisiens ! Cette absence de caractère en Jésus-Christ, bien loin d'être une imperfection, tient à la perfection même de sa personne : car le caractère d'un homme n'est autre chose que la prédominance chez lui de tel sentiment ou de telle faculté, à l'exclusion des autres. Celui chez qui toutes les facultés humaines se sont trouvées portées à leur degré de perfection, n'a donc pu avoir de caractère, dans le sens ordinaire du mot. Il a tous les caractères à la fois, harmonieusement fondus ensemble et se corrigeant les uns les autres. Il réunit en sa personne, dans un accord mystérieux, les vertus qui paraissent les plus opposées : la simplicité d'un enfant avec la noblesse d'un roi ; la délicatesse de la femme avec le courage du guerrier ; le calme du philosophe et l'enthousiasme du martyr. Semblablement, son lan-

gage a dû réunir et concilier les qualités les plus diverses : revêtir chaque fois la nuance précise qui convenait au sujet, et n'avoir pas de couleur individuelle et constante. C'est bien là ce qu'on remarque en comparant entre eux les différents discours de Jésus-Christ ; et ce dernier trait le distingue éminemment des apôtres, comme il le distingue de tout homme.

C'est que Jésus n'était ni un apôtre ni un homme : et dès-lors je comprends que jamais homme n'ait parlé comme cet homme.

Oui, mes frères, Jésus était plus qu'un homme, plus qu'un apôtre, plus qu'un prophète, plus qu'un ange : Jésus était le fils de Dieu, Dieu lui-même ; et dès-lors je comprends que ses paroles soient celles d'un Dieu.

L'entendez-vous, les paroles d'un Dieu ! les paroles d'un Dieu sont dans ce livre, les paroles d'un Dieu résonnent à votre oreille, et ces paroles vous apportent des promesses et des espérances. Elles n'ont pas été écrites seulement pour être scrutées et admirées comme nous venons de le faire, elles ont été écrites pour être crues et pour sauver. Écoutons-les, ces paroles de Dieu !

Vous qui vous sentez, peut-être à regret, emportés et absorbés tout entiers par le tourbillon des affaires de ce monde ; qui n'avez pas le temps, pensez-vous, de vous occuper de votre salut, écoutez : « Tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses,



mais une seule chose est nécessaire. Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme? Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. » — Vous qui avez successivement demandé le bonheur à tous les objets que la terre vous offre, au plaisir, à l'argent, aux affections, et qui ne l'avez trouvé nulle part; dont l'âme est dévorée d'une soif de félicité que rien dans le monde ne peut apaiser, écoutez : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te parle, tu lui demanderais toi-même à boire, et il te donnerait d'une eau vive. Quiconque boira de cette eau-ci aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif : cette eau deviendra en lui une source jaillissante en vie éternelle. » — Vous qui ne connaissez la vie que par ses épreuves, qui gémissiez de jour en jour sous le fardeau d'un corps malade et souffrant, écoutez : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos âmes. Je prierai mon Père, et il vous donnera un consolateur, pour demeurer avec vous éternellement : c'est l'Esprit de vérité, que le monde ne connaît point; mais vous le connaîtrez, car il sera en vous. » — Vous qui avez fermé les yeux de ce que vous aviez de plus cher au monde; qui versez des larmes sur la tombe récente d'un père ou d'une mère, d'un frère ou d'une sœur,

d'une épouse ou d'un enfant, écoutez : « La petite fille n'est pas morte, mais elle dort. Ton frère ressuscitera. Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père : si cela n'était pas je vous l'aurais dit ; je m'en vais vous préparer le lieu. » — Vous qui avez soif de pureté et d'innocence, et qui jusqu'ici avez tenté vainement d'y parvenir par vos propres forces ; vous qui avez cent fois formé la noble résolution de livrer une guerre à mort au péché, de secouer le joug de vos convoitises, et qui, toujours vaincus et toujours esclaves, vous retrouvez perpétuellement courbés sous ce joug de fer, écoutez : « Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais. Qui sera l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils s'il lui demande du pain ? Si donc vous qui êtes mauvais savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ? » — Nous tous enfin qui avons encouru par nos péchés la condamnation divine ; qui avons besoin de pardon, de grâce et de salut, écoutons : « Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui

ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ¹.»

Je m'arrête : car si je voulais rappeler toutes les paroles de Christ qui s'appliquent à nos besoins divers, il faudrait citer tout l'évangile. C'est à vous, mes frères, de continuer ce travail. Si vous avez à cœur vos intérêts éternels, vous ne vous contenterez pas de venir dans ce temple admirer les caractères de divinité qui brillent en la personne de Jésus-Christ ; mais rentrés dans vos maisons vous prendrez vous mêmes l'évangile, vous le lirez et le relirez encore, avec la ferme résolution de croire ce qu'il enseigne et de faire ce qu'il commande. De quoi vous servirait-il d'avoir acquis la conviction que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu lui-même manifesté en chair, si vous ne vous appliquez pas ses enseignements ? d'être arrivés à la porte du salut, si jamais vous n'en franchissez le seuil ? Le christianisme est un temple majestueux dont l'intérieur renferme un trésor : préoccupés de la beauté du péristyle, vous arrêterez-vous éternellement à en admirer les détails, sans jamais pénétrer dans le sanctuaire ? Le péristyle du temple, c'est la

¹ Luc X. 41, 42. Mat. XVI. 26 ; VI. 33. Jean IV. 40, 43, 44. Mat. XI. 28, 29. Jean XIV. 46, 47. Mat. IX, 24. Jean XI. 23, 25 ; XIV. 2 ; VIII. 36 ; XIV. 42. Luc XI. 41-43. Mat. XX, 28. Jean III. 14-16.

vie de Jésus-Christ ; le sanctuaire , c'est sa mort ; le trésor qu'il renferme , c'est le salut. Ah ! mes frères , ne craignez pas de pénétrer dans ce sanctuaire et de porter la main sur ce trésor : votre Sauveur vous en a frayé le chemin : son dernier cri sur la croix a déchiré le voile qui en fermait l'accès !. Le salut désormais n'est plus éloigné de vous. Il n'est pas au-dessus des nuages , il n'est pas dans les entrailles de la terre , il n'est pas au-delà de l'océan ; il est tout près de vous , au-dedans de vous , et sans sortir de ce temple vous pouvez trouver le salut. Il n'est pas dans les lointains pèlerinages , ni dans les mortifications douloureuses , ni dans une loi que nous avons violée et qui nous condamne : il est dans un don gratuit de la bonté de Dieu. Il n'est pas une science profonde et mystérieuse , qu'il faille acquérir par de longues et difficiles études : il se résume dans trois mots que vos enfants peuvent comprendre : confiance , amour , obéissance. Il n'est pas une spéculation incertaine , une théorie de l'imagination , un rêve sublime de la philosophie : le salut est un fait , un fait historique , aussi bien établi que tel autre fait que ce puisse être dans l'histoire de l'humanité. Autant il est vrai qu'il y a dix-huit siècles , dans un jour semblable à celui-ci , on a vu sur une colline de la Judée s'élever une croix , et sur cette croix s'écouler goutte à goutte ,

1 Mat. XXVII. 50 , 54.

dans un lente agonie, le sang d'un homme semblable à nous, — autant et de la même manière il est vrai que d'éternité en éternité il n'y aura point de condamnation pour ceux qui croient en Jésus-Christ.

Enfin ce salut si merveilleux, si parfait, si certain, si facile, n'est pas un privilège exclusif, réservé seulement au petit nombre : il vous est offert à tous sans exception : nul n'est exclus que celui qui s'exclut lui-même ; car Christ, nous dit l'apôtre, est la victime de propitiation pour les péchés du monde entier. Voici, qui veut donc être sauvé ? qui veut échapper aux peines éternelles qu'il a méritées par ses péchés, obtenir un cœur nouveau et avoir part à la félicité des justes ?..... Mes frères, croyez en Jésus, croyez de tout votre cœur et de toute votre âme, et infailliblement vous serez sauvés. Croyez et vous aimerez, et par amour vous obéirez ; croyez et votre cœur deviendra pur, et votre vie paisible, et votre éternité bienheureuse. Dieu veuille nous en faire la grâce à tous ! Amen.

Juin 1838.
